

**La peste pretina, piaga della nostra patria infelice”
(Garibaldi, I Mille, 1874)**

Sophie Nezri-Dufour

► **To cite this version:**

Sophie Nezri-Dufour. La peste pretina, piaga della nostra patria infelice” (Garibaldi, I Mille, 1874). Italies, Centre aixois d'études romanes, 2011, L'envers du Risorgimento. Représentations de l'anti-Risorgimento de 1815 à nos jours, p. 121-133. hal-01164234

HAL Id: hal-01164234

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01164234>

Submitted on 17 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sophie Nezri-Dufour

“La peste pretina, piaga della nostra patria infelice” (Garibaldi, *I Mille*, 1874)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sophie Nezri-Dufour, « “La peste pretina, piaga della nostra patria infelice” (Garibaldi, *I Mille*, 1874) », *Italies* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 16 juin 2015. URL : <http://italies.revues.org/3064>

Éditeur : Université de Provence

<http://italies.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://italies.revues.org/3064>

Document généré automatiquement le 16 juin 2015. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Sophie Nezri-Dufour

“La peste pretina, piaga della nostra patria infelice” (Garibaldi, *I Mille*, 1874)

Pagination de l'édition papier : p. 121-133

- 1 Entre 1870 et 1872, Garibaldi écrivit un roman, *I Mille*, largement inspiré de l'expédition dont il avait été le héros, mais doublé d'une intrigue romanesque dans laquelle apparaît notamment, parmi les Mille, une héroïne juive, poursuivie et persécutée par des jésuites, qui devra subir, lorsqu'elle sera faite prisonnière, une conversion forcée.
- 2 La préface de ce livre remonte à janvier 1873 ; signée par Garibaldi et adressée « Alla Gioventù italiana », elle est destinée à prévenir les nouvelles générations des forces anti-unitaires qui se sont opposées au Risorgimento dès le début et qui continuent de le faire. Cet écrit se rattache au courant fortement anti-clérical de l'époque : si la protagoniste est juive et persécutée, c'est pour mieux dénoncer la « peste pretina » qui, même après l'Unité, continue de sévir et d'empêcher, selon Garibaldi, que l'Unité soit totalement réussie, et que l'Italie soit enfin unie autour de ses valeurs de modernité, débarrassée des forces réactionnaires et obscurantistes.
- 3 Le manuscrit de Garibaldi fut refusé par de nombreux éditeurs, pour son contenu très virulent (Garibaldi s'en prend aux jésuites mais aussi à la monarchie et à Cavour), et certainement aussi à cause de sa valeur littéraire limitée. Il fut finalement édité en 1874, à quelque 4000 exemplaires, par les éditeurs Camilla et Bertolero de Turin, grâce à l'aide financière d'un groupe de souscripteurs.
- 4 Ce ne fut qu'en 1933 que le roman fut publié intégralement lorsque Clelia Garibaldi, sa fille, offrit le manuscrit original aux archives du Museo del Risorgimento¹.
- 5 En 1870 déjà, Garibaldi avait publié un roman qu'il avait écrit en Angleterre, au titre fort explicite : *Clelia, il governo dei preti. Romanzo storico politico*². Dans ce roman étaient déjà développées des thématiques chères à Garibaldi, et qui annonçaient *I Mille* ; il s'agissait en effet d'un pamphlet anti-clérical qui mettait essentiellement en scène des prêtres jésuites séduisant des jeunes filles, puis faisant tuer leurs nouveaux-nés, fruits de leurs amours interdites.
- 6 Les ressorts de l'intrigue ne sont en effet pas très subtils, comme c'est le cas dans le roman qui nous intéresse et dans lequel il est question d'une jeune fille juive qui participe, avec son amie chrétienne, à l'expédition des Mille à laquelle elles prennent une part très active.
- 7 Le personnage de la jeune juive est, bien sûr, totalement inventé et il est en cela d'autant plus intéressant : Garibaldi a en effet souhaité créer un personnage symbolique, paradigmatique, représentatif d'une situation et d'une réalité fondamentale de l'époque. Cette jeune fille et son père sont les victimes choisies des forces cléricales anti-unitaires.
- 8 Garibaldi tisse une intrigue compliquée et rocambolesque autour du personnage de Marzia, fille de juifs du ghetto, qui a été séduite à treize ans par un jésuite, Monsignor Corvo. Celui-ci l'a ensuite enfermée de force dans un couvent dont elle s'est enfuie. Elle est devenue adulte quand il la retrouve en Sicile, alors qu'il tente d'organiser, à la solde des Bourbons et de la police vaticane, un attentat contre Garibaldi. L'ayant faite prisonnière, il tente à nouveau de la violer. Elle réussit à s'échapper mais elle est rattrapée par une comtesse, une « gesuitessa » fanatique, âme damnée de Corvo, qui l'enlève. Emmenée à Rome, elle est victime d'une conversion forcée aux côtés de son père, le juif Elia.
- 9 On apprendra par la suite, lors d'un coup de théâtre assez mélodramatique, que Marzia est en fait l'enfant qu'une catholique a confiée à des juifs du ghetto ; cette femme, qui n'est autre que la comtesse « gesuitessa », a été séduite elle aussi par un jésuite alors qu'elle était encore très jeune ; or ce jésuite n'est autre que Monsignor Corvo ! La comtesse finira par se “convertir” aux idéaux du Risorgimento, abandonnant définitivement, et symboliquement, ses liens avec la Compagnie de Jésus en retrouvant sa fille.

- 10 Comme on le voit, les ficelles sont grossières et l'intrigue plus que rocambolesque, mais elle en est d'autant plus intéressante idéologiquement : on ressent bien, dans le contenu et dans le ton adopté par Garibaldi, un profond sentiment de révolte vis-à-vis des prêtres et notamment des jésuites qu'il présente comme le camp par antonomase de l'anti-Risorgimento, opposé aux valeurs de justice et d'égalité prônées par les représentants de l'Unité.
- 11 À travers l'intrigue qu'il met en place, Garibaldi va ainsi montrer à quel point l'Italie nourrit en son sein ses pires ennemis, les ennemis de l'Unification et de l'Unité, ceux qu'il abhorre plus que tout : les prêtres et plus particulièrement les jésuites qui, non seulement sont anti-unitaires, mais également persécuteurs des juifs, les deux attitudes réactionnaires semblant étroitement liées à un passé obscurantiste et à une tradition séculièrement intolérante et injuste.
- 12 Le lexique utilisé pour définir et caractériser l'Église et les jésuites, auteurs des pires infamies, ennemis de la liberté, de la tolérance et de l'égalité, et donc des idéaux de l'Unité, est d'une extraordinaire violence. Et en même temps, dans sa dénonciation, Garibaldi utilise, sans doute volontairement, un vocabulaire sinon religieux du moins très moralisateur, afin de démontrer qu'il ne s'attaque pas à l'Église en tant que référence morale, mais en tant qu'idéologie calculatrice et meurtrière. Ce n'est que par souci éthique qu'il tient à dénoncer une institution qui n'a rien d'éthique. La véritable religion pour laquelle il faut se battre aujourd'hui, ce sont, selon lui, la nation, et l'Unité.
- 13 Ainsi, utilisant à dessein des formulations et des expressions propres au vocabulaire ecclésiastique, l'auteur définit les agissements des jésuites comme une « millantatrice eresia che in questi ultimi tempi con tanta malizia ha cercato di abbassare la santa nostra istituzione »³.
- 14 En se libérant des prêtres et des jésuites, l'Italie se libérerait d'un de ses plus pervers et plus nuisibles ennemis, explique l'auteur⁴. Il est temps pour les Italiens d'adopter de nouvelles références, de passer d'un credo à un autre, plus juste et plus universel : « Il clericume » è « la piaga della nostra patria infelice »⁵.
- 15 Les prêtres sont en effet définis comme « traditori, codardi »⁶, « impostori »⁷, « agenti delle tenebre »⁸. Et les jésuites sont dépeints comme « ipocriti, mentitori »⁹, modernes « Torquemada », auteurs des pires tortures¹⁰ : utilisant là encore un lexique très imagé, moralisateur et emphatique, ils les présente comme les « iene di Roma, di cui la storia è una serie d'assassinii, di prostituzione, di tradimento »¹¹.
- 16 Insistant sur le fait que le prêtre, et a fortiori le jésuite, représente l'antithèse parfaite de ce que l'on peut attendre d'un individu soucieux de justice, il le compare à un animal et, plus précisément, à un reptile. Le champ lexical lié au serpent et à la vipère est en effet récurrent voire obsessionnel dans le roman. Le prêtre est « il vero rappresentante della malizia e della menzogna, più atto assai alla corruzione e al tradimento che non lo schifoso e strisciante abitatore delle paludi »¹².
- 17 Monsignor Corvo a d'ailleurs des yeux de serpent¹³, « sinistres »¹⁴, des yeux de pervers¹⁵, diaboliques¹⁶. Il est décrit comme un « velenoso rettile »¹⁷, une « orrida figura » dotée d'une « anima di Lucifero », un « demone »¹⁸. Il appartient à « questa razza di vipere [con] la pelle dura »¹⁹. Les jésuites, « i scellerati sacerdoti del S. Uffizio »²⁰ sont des « vipere [...] emanazione dell'inferno ! »²¹.
- 18 S'opposant au Risorgimento et à l'émancipation des juifs, l'Église est représentée comme le principal frein à la modernité d'un jeune état qui ne parvient pas à réaliser son accomplissement : la naissante Italie se trouve face à cette force parallèle qu'est l'Église, qui résiste aux nouvelles impulsions progressistes de l'époque, et qui tente de maintenir son emprise sur les mentalités. Fourbes et calculateurs, manipulateurs, les prêtres parviennent, à travers le faste liturgique et l'organisation de fêtes somptueuses, à dominer les peuples, et à les distraire des véritables questions. Avec amertume et colère, l'auteur explique en effet, critiquant par là même l'attitude trop complaisante des Italiens face à l'Église :

Ma che importa agl'Italiani d'andar curvi col gobbo dai baciamani e dalla genuflessione cui li assoggettano i preti ! Che importa la razza deteriorata e le paure suscitate dagli stessi, e che impiccioliscono, ed avviliscono l'individuo ! Quello che importa son le feste, coi loro apparati, organi, musiche, i loro canti da eunuchi.²²

19 Les jésuites forment une secte « la cui aspirazione è il cretinismo e il servilismo dell'uomo
che non è gesuita [e] dominare i potenti massime con la confessione, e con loro il mondo »²³.
20 Les prêtres ont sali le prestige de Rome devenue, à cause des « brame disoneste dei porporati »,
« una corruttissima metropoli »²⁴.

21 Garibaldi présente alors comme un rêve utopique le jour où, grâce aux idéaux du Risorgimento
pour lesquels il se bat depuis des années, « sparirà dalla faccia della terra questa tetra, scellerata,
abbominevole setta che prostituisce, deturpa, imbestialisce l'essere umano »²⁵.

22 Pour « risorgere », pour retrouver leur dignité d'hommes libres et affranchis des
asservissements d'un passé rétrograde, les Italiens doivent se libérer de l'emprise de l'Église,
et regarder désormais dans une tout autre direction : réaliser une véritable révolution des
mentalités :

Sottrarsi intieramente da quel vergognoso servaggio, abiurarlo, maledirlo, distruggerlo sino alle
ultime vestigia, ricordandosi che dal clero, essi, dall'apice delle Nazioni furono precipitati,
all'infimo grado della scala umana.²⁶

23 Il faut que l'Italien ait la force de rompre avec ce pouvoir qui s'oppose à l'idée de progrès,
décrit là encore en des termes s'apparentant aux discours ecclésiastiques et religieux :
« emancipa[rsi] dall'idolatria [...] spin[gersi] col suo culto del vero e della giustizia verso la
fratellanza universale »²⁷.

24 Face aux mensonges et à l'hypocrisie cléricale, Garibaldi s'emporte et s'exprime avec
véhémence. Il explique en effet, établissant un lien très fort entre monarchie et Église, qu'« al
prete basta un letamaio monarchico qualunque per ingrassare gl'infernali suoi semi e farli
prosperare »²⁸.

25 La monarchie est en effet directement attaquée puisque le « consorzio monarchico-cherchuto »
est considéré par Garibaldi comme les « due lebbre dell'umanità »²⁹.

26 Ses accusations sont très violentes puisqu'il dénonce une utilisation de la religion par le
pouvoir en place :

Oggi, poi, la colpa del malore-prete ricade intieramente sulle monarchie, che potrebbero sanarne
la società, e non lo fanno, perché sono perverse, perché vogliono servirsi dell'agente prete per
corrompere i popoli, ch'essi desiderano mantenere nell'ignoranza e nel servaggio.³⁰

27 Une monarchie également complice du Vatican qui a empêché Garibaldi de libérer Rome en
1860, freinant ainsi le processus d'Unification :

[Ha] impedito alle armi della giustizia di giungere almeno sino a Roma.³¹

28 Un véritable état libre doit prendre soin d'éloigner l'Église des affaires politiques, ce
que n'a pas suffisamment réalisé l'Italie³². Aussi « cotesta gramigna ripullula di nuovo
maravigliosamente »³³. Pour que les Italiens connaissent une véritable renaissance, il est
nécessaire de séparer l'Église de l'État, base de la pensée illuministe et révolutionnaire :

Calpesta[re] con fronte alta il vecchio e putrido diritto divino, poggiato sull'altare della
negromanzia³⁴ [...] la più nefanda, la più pestifera delle Autocrazie [...] che non si contenta di
fare degli schiavi, ma li vuol depravati, corrotti, curvi.³⁵

29 Car les prêtres sont bien définis comme l'Anti-Risorgimento, puisqu'ils se sont notamment
opposés violemment aux combattants de l'Unité, poussant les foules, depuis le début, à se
soulever contre eux :

I preti han detto che i Mille erano eretici, nemici del re, della religione e scomunicati dal Santo
Padre, e quindi la gloria del paradiso era assicurata a chi li sgozzava, li bruciava, li sterminava.³⁶

30 La véritable religion de Garibaldi, son véritable credo est bien sûr celui de l'Italie unie autour
de ses valeurs de liberté et de justice, et d'un laïcisme fraternel :

Noi fratelli non abbiamo altra chiesa che lo spazio [...] altro Dio che la ragione, la scienza, e
l'intelligenza infinita.³⁷

31 Il rêve d’une Europe libérée de ses vieux démons, de ses forces obscurantistes et passéistes, qui élève l’Italie vers la « fratellanza di tutti gli uomini a qualunque nazione essi appartengano, che non vuole preti, non eserciti permanenti, non caste privilegiate »³⁸.

32 Ainsi, sa défense des droits de la communauté juive italienne va-t-elle de pair avec sa défense des valeurs du Risorgimento. En dénonçant l’attitude intolérante de l’Église face aux juifs, c’est à son côté le plus noir et le plus fanatique qu’il s’attaque. En effet, l’exemple le plus frappant de l’intolérance et de l’obscurantisme des prêtres est celui des conversions forcées, en l’occurrence celles de Marzia et de son père, qui sont les victimes exemplaires d’une Italie, celle de l’Anti-Risorgimento, qui a encore du mal à entrer dans la modernité et à abandonner ses vieux préjugés et ses croyances obsolètes. De longues pages sont ainsi consacrées à la conversion de l’héroïne dont la mise en scène est destinée à dénoncer tout ce que l’Italie contient en elle de plus réactionnaire.

33 On n’oubliera pas en effet que c’est à cette époque, plus précisément en juin 1858 que se situe l’affaire Mortara, enfant juif enlevé à ses parents, sur ordre du Vatican, et converti de force ; affaire qui fit beaucoup de bruit à l’époque, et que cite Garibaldi lui-même dans son roman³⁹. Là encore, dans sa dénonciation de l’intolérance de l’Église, Garibaldi use d’un lexique volontairement religieux pour souligner le caractère profondément malfaisant de l’Église et de son prosélytisme fanatique. Alors que Monsignor Corvo a emprisonné Marzia et lui annonce sa future conversion, la jeune fille n’hésite pas à le comparer à Satan dans ses desseins les plus noirs, à un assassin de l’âme⁴⁰. Et d’évoquer la soif de liberté, pour laquelle elle serait prête à mourir. D’expliquer en effet que, malgré son passage au couvent, elle n’a pas hésité à revenir « alla fede d’Israele, alla fede dei [suoi] padri »⁴¹. Le fanatique catholique n’a pas eu raison d’elle, attachée comme elle l’est à ses origines et à son identité d’italienne, de combattante prête à mourir pour sa patrie.

34 Monsignor Corvo s’empresse alors de lui rappeler que son père, le juif Elia, croupit dans les geôles de l’Inquisition où il a été torturé et où il serait facile de le faire mourir rapidement, occasion là encore pour Garibaldi de dénoncer les violences et le fanatisme de l’Église, si ce n’est qu’à l’époque la torture avait cessé, définitivement interdite, même dans les États Pontificaux⁴² :

– Marzia ! il vecchio tuo padre, lo sai, giace tuttora nei sotterranei dell’Inquisizione, sottoposto a giornaliera torture, e basterebbe una tua parola per liberarlo, e renderlo alla sua primitiva agiatezza.⁴³

35 C’est là qu’une fois de plus Garibaldi instaure un lien très fort, avéré historiquement, entre les forces du Risorgimento et la communauté juive italienne, à la fois victime de l’Église et inconditionnellement solidaire du Risorgimento. Marzia symbolise en effet l’Italie outragée par les forces de l’Anti-Risorgimento : femme, violée, convertie de force, elle a subi toutes les offenses symboliques dont l’Italie a été victime elle-même, avant et durant les batailles pour l’Unité. Aussi s’est-elle battue courageusement aux côtés des Mille, qui lui ont offert la possibilité de se libérer et de s’émanciper, comme l’Italie a tenté de le faire, et comme les juifs italiens l’ont fait en se battant aux côtés des patriotes. Elle déclare d’ailleurs :

– I Mille passeranno vittoriosi sui cadaveri dei vostri mercenari, sino alla distruzione della fucina infernale che mantenete in Roma, nel cuore d’Italia, per la sventura di questo infelice paese e del mondo.⁴⁴

36 Marzia sait en effet qu’une partie des Mille, arrivés à Rome, tenteront par tous les moyens de sauver son père, car ils considèrent l’agression séculaire faite aux juifs italiens depuis des siècles comme l’un des outrages les plus violents réalisés par l’Église :

Coi Mille che essa avrebbe accompagnati a Roma, la liberazione del genitore era possibile.⁴⁵

37 Et c’est en effet ce que les amis de Marzia, auprès de qui elle a combattu en Sicile, tenteront de faire dès leur entrée à Rome⁴⁶.

38 Décrivant durant de longues pages le pauvre Elia torturé par l’Inquisition et plongé dans un état de souffrances extrêmes, Garibaldi s’appliquera à rappeler les errances et les crimes de l’Église perpétrés depuis des siècles ; une Église incapable de considérer les étrangers à sa

foi comme des individus dignes de respect, alors que le but du Risorgimento est justement de réunir désormais les Italiens de toutes les obédiences et de tous les milieux sociaux au sein d’une nation où tous seraient libres et égaux en droit :

Lo sventurato vecchio portava sulla sua canizie tracce incontestabili di terribili patimenti sofferti nelle torture, per avviar anche lui, povero diavolo, alla gloria del paradiso, e strapparlo al fuoco eterno dell’inferno, ove tutti gli ebrei e tutti i nati fuori del cattolicesimo, devono piombar senza che ne possa scappar uno solo.⁴⁷

- 39 À cette occasion, il rappelle justement le cas Mortara, évoquant ces symboliques « stomachevoli cerimonie »⁴⁸ réalisées par « questo fango dell’umana famiglia » contre laquelle combattent héroïquement les Mille, « un pugno di prodi figli della Libertà italiana »⁴⁹.
- 40 Au-delà de ses maladroites littéraires, Garibaldi traite là d’une réalité centrale de l’Anti-Risorgimento dont l’Église et la communauté juive furent les protagonistes. Il faut rappeler en effet que non seulement l’Église persécutait les juifs depuis bien longtemps, mais que les liens de ces derniers avec les précédentes révolutions, notamment la Révolution française, les premières guerres d’indépendance, puis le Risorgimento qu’ils avaient ardemment soutenu et pour lequel ils avaient combattu, n’avaient fait qu’empirer leurs relations.
- 41 Un virulent antisémitisme catholique, né de l’émancipation accordée aux juifs, s’était développé aux lendemains de l’Unité. L’obtention par les juifs des droits civiques, directement liée aux orientations du moment, libérales et surtout unitaires, étaient la conséquence logique d’une séparation de l’Église et de l’État. Or, une grande partie de l’Église s’était montrée contraire à la pensée libérale qui soutenait la liberté de conscience et une conception privée de la pratique religieuse. L’émancipation des juifs devenait ainsi le symbole d’une nouvelle conception de l’État qui s’opposait vigoureusement à l’intolérance et aux siècles sombres.
- 42 L’égalité des cultes ne pouvait ainsi qu’indisposer une Église qui prit les juifs comme cibles faciles de l’esprit contre-révolutionnaire⁵⁰. Le lien et la complicité entre les juifs et le Risorgimento était évident pour l’Église, et ce n’est d’ailleurs pas un hasard si Garibaldi choisit une héroïne juive combattant aux côtés des Mille et lui fit subir les persécutions de l’Église.
- 43 L’hostilité du Vatican vis-à-vis du Risorgimento alla donc de pair avec un regain d’antisémitisme, né des rancœurs accumulées à la suite des bouleversements politiques des dernières décennies : on était à la fois face à un antisémitisme traditionnel, religieux, et face à un antisémitisme moderne lié à la peur du juif qui s’émancipe. C’est bien ce que Garibaldi tente de dénoncer lorsqu’il établit un lien entre la persécution des juifs et l’esprit anti-Risorgimento d’une bonne partie de l’Église.
- 44 Pour une partie du clergé catholique, les juifs étaient devenus le symbole de l’odieuse modernité en marche, les inspireurs et les protagonistes des processus de sécularisation qui démantelaient peu à peu les structures en place et les institutions de l’époque où l’Église avait régné en maître⁵¹.
- 45 Les juifs avaient été les plus enthousiastes protagonistes et les plus éclatants promoteurs du Risorgimento, ainsi que ses premiers bénéficiaires. Ils se trouvèrent ainsi au centre de la polémique catholique contre la civilisation moderne⁵². Pie IX, qui avait condamné dans son célèbre *Syllabus* de 1864 le rationalisme, la liberté d’opinion, la liberté de culte et la séparation de l’Église et de l’État, avait d’ailleurs eu recours significativement à la figure de la « Synagogue de Satan »⁵³ pour désigner les mouvements révolutionnaires unitaires. Et les jésuites, là encore, furent les plus virulents : Pie IX avait été « moralement crucifié au Vatican »⁵⁴. Les nouveaux persécuteurs de l’Église, les nouveaux révolutionnaires du Risorgimento étaient donc significativement définis « nuovi giudei », « rinnegati e apostati della razza degli sputacchiatori di Gesù » car ils aspiraient à « isradicare il papato e il cattolicesimo » dall’Italia.
- 46 La *Civiltà cattolica* ira jusqu’à dire que la société italienne était désormais « giudaizzata », les juifs étant devenus les chefs occultes de toutes les conspirations contre l’Église⁵⁵.
- 47 Dans ce contexte, le pamphlet de Garibaldi prend tout son sens. Malgré une vision parfois très outrancière des choses, il pose les vrais problèmes, à savoir que l’un des freins à une véritable

Unité de l'Italie fut en partie lié au travail de sape que l'Église réalisa dès lors qu'elle fut écartée du pouvoir temporel.

48 On rappellera d'ailleurs que lorsque Garibaldi présentera sa démission de député, en mai 1880, il insistera sur son refus d'être parmi les législateurs d'un pays où la liberté est foulée au pied et où la loi ne sert qu'à garantir la liberté des jésuites et des ennemis de l'Italie. Il déclarera le 26 septembre 1880, au directeur Dobelli du journal *La Capitale*, qu'il refuse d'être « tra i legislatori di un Paese dove la libertà è calpestata e la legge non serve nella sua applicazione che a garantire la libertà ai Gesuiti ed ai nemici dell'unità d'Italia »⁵⁶.

Notes

1 L'édition dont nous disposons aujourd'hui est celle de l'Editore Carlo Delfino, Sassari, 1997.

2 Giuseppe Garibaldi, *Clelia : il governo dei preti. Romanzo storico politico*, Milano, Fratelli Rechiedei Editori, 1870.

3 Giuseppe Garibaldi, *I Mille*, cit., p. 115.

4 *Ibidem*, p. 69.

5 *Ibidem*, p. 70.

6 *Ibidem*, p. 1.

7 *Ibidem*, p. 4.

8 *Ibidem*, « Prefazione », p. VI.

9 *Ibidem*, p. 35.

10 *Ibidem*, p. 50.

11 *Ibidem*, p. 55.

12 *Ibidem*, p. 67.

13 *Ibidem*, p. 62.

14 *Ibidem*, p. 65.

15 *Ibidem*, p. 63.

16 *Ibidem*, p. 65.

17 *Ibidem*, p. 69.

18 *Ibidem*, p. 77.

19 *Ibidem*, p. 87.

20 *Ibidem*, p. 229.

21 *Ibidem*, p. 172.

22 *Ibidem*, p. 172.

23 *Ibidem*, p. 111.

24 *Ibidem*, p. 199.

25 *Ibidem*, p. 115.

26 *Ibidem*, « Prefazione », p. VII.

27 *Ibidem*, p. VIII.

28 *Ibidem*, p. 110.

29 *Ibidem*, p. 176.

30 *Ibidem*, p. 370.

31 *Ibidem*, p. 388.

32 *Ibidem*, p. 209.

33 *Ibidem*, p. 209.

34 *Ibidem*, p. 219.

35 *Ibidem*, p. 220.

36 *Ibidem*, p. 267.

37 *Ibidem*, p. 220.

38 *Ibidem*, p. 178.

39 *Ibidem*, p. 78.

40 *Ibidem*.

41 *Ibidem*.

42 Comme l’explique Guido De Angelis in « *Garibaldi romanziera de I Mille e gli ebrei* » in « *Rivista Mensile di Israel* », 1959, p. 503, il est anti-historique de parler de torture : la Révolution française n’était pas passée en vain et le traité de Beccaria avait donné ses fruits. La torture avait été abolie dans les États Pontificaux en 1815.

43 Giuseppe Garibaldi, *op. cit.*, p. 80.

44 *Ibidem*, p. 80.

45 *Ibidem*, pp. 80-81.

46 *Ibidem*, pp. 226-230.

47 *Ibidem*, p. 180.

48 *Ibidem*, p. 182.

49 *Ibidem*, p. 183.

50 On lira à ce sujet : Giovanni Miccoli, « Santa Sede, questione ebraica e antisemitismo fra Otto e Novecento » in *Gli ebrei in Italia*, collection *Storia d’Italia*, Annali 11, Torino, Einaudi, 1997, pp. 1369-1574.

51 *Ibidem*, p. 1378.

52 *Ibidem*, p. 1379.

53 *Ibidem*, p. 1406.

54 *Ibidem*, p. 1407.

55 *Ibidem*.

56 « Tutt’altra Italia, aggiunge, io sognavo nella mia vita, non questa, miserabile all’interno e umiliata all’estero », in Danilo Massagrande (a cura di), *Le carte Garibaldi in Raccolte storiche del Comune di Milano*, 1984.

Pour citer cet article

Référence électronique

Sophie Nezri-Dufour, « “La peste pretina, piaga della nostra patria infelice” (Garibaldi, *I Mille*, 1874) », *Italies* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 16 juin 2015.
URL : <http://italies.revues.org/3064>

Référence papier

Sophie Nezri-Dufour, « “La peste pretina, piaga della nostra patria infelice” (Garibaldi, *I Mille*, 1874) », *Italies*, 15 | 2011, 121-133.

À propos de l’auteur

Sophie Nezri-Dufour
Aix-Marseille Université

Droits d’auteur

Tous droits réservés

Résumé

Garibaldi a écrit un roman intitulé *I Mille*, dont la valeur littéraire est limitée, mais dont le contenu idéologique est fort intéressant dans le cadre d’une étude sur les oppositions au processus unitaire. Publié en 1874, ce récit rend compte de la fameuse expédition des Mille ; mais c’est avant tout un roman qui propose une fiction autour d’une héroïne que Garibaldi présente comme faisant partie des Mille. Née de son imagination foisonnante, cette jeune guerrière, au centre du récit, est là pour délivrer un message qui tient à cœur à Garibaldi,

déçu par une Unité qu’il considère comme incomplète et inachevée, à cause notamment des méfaits du clergé et de la papauté sur la société, l’histoire et la mentalité italiennes. L’une des protagonistes du roman est en effet une jeune juive, violée par un jésuite et convertie de force. Elle symbolise l’Italie malmenée par l’Église, rétrograde et meurtrière, qui représente les forces conservatrices et réactionnaires qui ont longtemps freiné une Unité dont les résultats, même après 1870, ne convainquent pas le vieux républicain.

Entrées d’index

Mots-clés : anticléricalisme, antisémitisme, Garibaldi (Giuseppe), I Mille (titre d’œuvre), juifs, Mortara (Edgardo), Risorgimento

Chronologie : XIXe